



Je pense qu'il n'y a rien de nouveau dans l'article ci-dessous.

>6) Voici ci-dessous le texte de ma petite étude sur Morillonnet, dont je  
>proposerai la publication à M. Germe, s'il en juge l'intérêt suffisant.

>  
>  
>  
>  
>  
>  
>  
>  
>  
>  
>

Une nouvelle vie en NOUVELLE-FRANCE :  
Claude MORILLONNET dit BERRY

> Le 29 juin 1747, était inhumé à Québec Claude MORILLONNET dit  
>BERRY. Le pionnier de la Nouvelle-France qui disparaissait ainsi était  
>passé de longue date dans la colonie où il vivait depuis au moins 22  
>ans. Bien qu'il s'y soit marié le 31 décembre 1725 avec Marie-Madeleine  
>BOUCHET, il n'y laissa pas de postérité. Cependant, son nom ne  
>s'éteignit pas avec lui. En effet, il avait laissé derrière lui (jusqu'à  
>l'oublier ?) une famille, qui se perpétua dans sa province natale.

> Claude MORILLONNET naquit le 12 décembre 1690 à quatre heures du  
>soir, et fut porté le lendemain sur les fonds baptismaux de la paroisse  
>Saint-Denis de Châteauroux par deux de ses grands-parents (Claude  
>MARCHAIS et Catherine AMEUILLE). Cette ville du Bas-Berry, qui devint un  
>siècle plus tard le chef-lieu du département de l'Indre, était alors  
> Cité drapière. La famille MORILLONNET participait activement à cette  
>industrie et vivait dans la paroisse Saint-Denis, où se regroupaient les  
>métiers du textile. Claude était le premier fils de Jean MORILLONNET et  
>de Jeanne MARCHAIS, qui s'étaient mariés le 13 février précédent en la  
>même église paroissiale. Jean MORILLONNET, fils de Jacques, tondeur  
>(ouvrier travaillant la laine), et de Catherine AMEUILLE, était né le 24  
>décembre 1667, soit dix jours seulement après sa future femme, fille de  
>Claude MARCHAIS, marchand drapier, et de Marie PAULLIER. Dans les deux  
>familles, les hommes savaient signer avec une facilité attestant d'une  
>pratique régulière de ce geste, et peut-être d'une maîtrise complète de  
>l'écriture. Le parcours de Jean MORILLONNET confirme la solidité de  
>cette assise sociale : foulon à son mariage en 1690, il est devenu  
>procureur fabricant de la paroisse Saint-Denis lorsqu'il décède  
>prématurément le 1er avril 1706. Sa veuve, dont le décès n'a pu être  
>retrouvé, vivait encore en 1714.

> De prime abord, la destinée de leur fils Claude ne s'écarte pas  
>de la voie tracée par la tradition familiale; comme son père, il exerce  
>le métier de marchand foulon; à 22 ans, il épouse en la paroisse  
>Saint-André de Châteauroux (celle des notables et de la bourgeoisie  
>d'offices) une orpheline à peine plus âgée que lui : Françoise ROBINET,  
>née le 22 décembre 1688 du mariage de Denis, cabaretier mort à 32 ans en  
>1692, et de Jeanne DIOT. Les deux conjoints paraphent l'acte matrimonial  
>daté du 6 août 1712. Bientôt est fondée une famille : un garçon, dénommé  
>Claude comme son père, est baptisé à Saint-André le 8 mai 1713;  
>s'ensuivent deux jumelles prénommées Anne et Jeanne le 13 juillet 1714;  
>enfin l'on baptise une Marie-Madeleine le 21 août 1715 en l'église  
>Saint-Denis. Pourtant, la famille disparaît ensuite brutalement de la  
>chronique paroissiale. Plusieurs de ses membres s'évanouissent sans  
>explication dans les ténèbres du passé : la sépulture de Françoise

>ROBINET n'a été retrouvée dans aucune des quatre paroisses de  
>Châteauroux, et le sort de ses petites filles reste inconnu. Seul celui  
>de leur frère est certain : en effet Claude MORILLONNET fils ne semble  
>pas avoir quitté Châteauroux. Lorsqu'il y épouse Jeanne COMMUNEAU le 28  
>juin 1735 en la paroisse Saint-Denis, sa mère est déclarée décédée et il  
>semble tout ignorer du sort de son père alors "absent depuis plus de  
>vingt ans " (s'il n'est sans doute pas tout à fait exact  
>chronologiquement, cet ordre de grandeur concorde assez bien avec le  
>silence des sources). Le garçon, drapier dans sa ville natale où il fut  
>inhumé (paroisse Saint-Denis) le 31 janvier 1776 en laissant une  
>postérité de neuf enfants, ne sut sans doute jamais qu'il n'était  
>cependant pas tout à fait orphelin. En effet, son père disparu avait  
>refait sa vie en Nouvelle-France.

>  
> L'on ne peut qu'extrapoler abusivement sur l'événement qui a pu  
>déstabiliser l'équilibre de cette existence en apparence bien enracinée  
>dans un milieu social honorable, et soumise aux responsabilités d'un  
>père de famille. On sait avec certitude qu'en 1715 Claude MORILLONNET  
>était un castelroussin bien établi, et qu'en 1725 il se fixait à Québec  
>par un nouveau mariage. Entre ces deux bornes, séparées par l'immense  
>espace d'un océan, s'écoule le sablier de dix années sans repère  
>biographique. Le surnom de BERRY attribué à l'émigrant doit-il renvoyer  
>à un enrôlement dans les troupes royales ? Or, la destinée d'un proche  
>contemporain peut donner quelque crédit à cette hypothèse : Pierre BARON  
>dit SANS-FAÇON, soldat dans la compagnie de Rigaud mort à l'hôtel-Dieu  
>de Québec le 31 mai 1728, était lui aussi originaire de la paroisse  
>Saint-Denis de Châteauroux où il avait été baptisé le 10 octobre 1694,  
>fils d'autre Pierre BARON, jardinier, et de Jacqueline BALLIAT. Il y a là  
>un faisceau de similitudes qui permet d'envisager l'intervention d'un  
>recruteur de l'armée à Châteauroux. D'autre part, le départ d'une  
>famille castelroussine pour le Nouveau Monde n'était pas inédit : une  
>génération auparavant Claude et David PAUPERET avaient montré l'exemple  
>et réussi dans le commerce de la fourrure. On peut donc aussi bien  
>imaginer qu'à la suite de ce précédent l'arrivée de Claude MORILLONNET  
>au Canada soit l'aboutissement tragique d'une équipée migratoire  
>collective durant laquelle Jeanne Marchais sa mère, Françoise Robinet sa  
>femme et leurs deux fillettes auraient péri. Cependant, dans une telle  
>entreprise on ne comprend guère que son fils ait été abandonné en Berry.  
>En outre, en se remarquant à Québec, Claude MORILLONNET ne s'avoue pas  
>veuf. Avait-il quelque chose à cacher ? Son silence sur ce point  
>ferait-il peser sur ses épaules une présomption d'abandon de famille,  
>peut-être même doublée de bigamie ?

>  
> Sa présence à Québec est mentionnée pour la première fois par un  
>acte de baptême de mai 1725 où il apparaît comme parrain d'un enfant de  
>Jean-Baptiste CLUSEAU et Catherine MAGNAN. En Nouvelle-France, il ne  
>conserve de son passé et de son origine que le surnom de BERRY. Il a  
>renoncé à sa profession comme à sa famille, mais cet abandon correspond  
>à une évolution sociale favorable : il est qualifié de marchand  
>bourgeois de la ville par un acte du 13 mai 1728 et est employé aux  
>magasins du Roi en 1745. Par son mariage conclu le 31 décembre 1725 avec  
>Marie-Magdeleine BOUCHET, l'émigrant castelroussin épouse une veuve de  
>cinq ans son aînée. Cette union n'eut pas de descendance : au  
>recensement de 1744, le couple vit avec Geneviève DONTAIL, 24 ans,  
>fille du premier lit de Marie-Magdeleine BOUCHET, et une domestique.  
>Trois ans plus tard, Claude MORILLONNET dit BERRY mourait encore dans la  
>force de l'âge (il avait 57 ans), peut-être à l'issue d'une maladie dont  
>l'échéance fatale était prévisible. En effet, son testament daté du 13  
>février 1747 précède de quatre mois son décès. On peut supposer que ce

>document, établi comme il était généralement d'usage en faveur de son  
>épouse, ne soufflait mot des siens restés en Berry. En franchissant  
>l'Atlantique, Claude MORILLONNET avait rompu tout lien avec son passé.

>  
>  
>

>Sources :

>Archives Départementales de l'Indre : registres paroissiaux de  
>Châteauroux.

>Dictionnaire généalogique des familles du Québec des origines à 1730  
>(Montréal, 1983) par René JETTÉ.

>Recherches de Denis BEAUREGARD (communication de Bertrand DESJARDINS du  
>PRDH, source notariale Parchemin, Recensements annotés de la ville de  
>Québec 1716 & 1744 par André Lafontaine, p. 98)

>  
>

>J'inclurai dans ce petit article une reproduction de l'acte de baptême  
>de Morillonnet.

>

>Comme vous le voyez, je formule ici une ou deux hypothèses incertaines  
>qu'il serait peut-être possible de recouper, si vous voulez bien encore  
>m'aider un peu : trouve-t-on le décès d'une Jeanne Marchais en Nouvelle  
>France ? A son mariage Claude Morillonnet se dit-il veuf ou fait-il  
>silence sur ce point ? A quel milieu social appartient sa nouvelle  
>épouse ? Plus largement, quelle critique formuleriez-vous sur cette  
>petite étude ?

>  
>

>Merci d'avance pour votre avis et à bientôt

>